

## Brève cuvée cannoise

Mai 2008

Cannes cette année, c'était court. Pas le temps pour plus longtemps. D'autres activités nous font sortir des feux médiatiques. Un petit séjour de deux jours et trois nuits seulement, une petite pincée de Croisette, de plage mouillée, quelques montées des Marches bien savourées en smoking, un peu de camping et une brève et infime exploration de la planète en neuf beaux films, de la Sélection officielle et celle d'Un Certain Regard.

La pluie aussi était au rendez-vous aux premiers jours du festival. Il pleut des cordes à Tokyo aussi bien qu'à Beyrouth où il pleut aussi des boules de feux mystérieuses. Il pleut dans les cœurs, il pleut dans nos langues... et il pleut vraiment fort samedi 17 mai au soir en attendant de gravir le tapis rouge du Palais des Festivals où est projeté *Linha de passe*, dernier film de Walter Salles (*Carnets de voyage* à Cannes 06). Trempés entrés, sortis extasiés. Quatre frères de pères différents font leur vie d'enfant, ados ou jeune homme à Buenos Aires auprès de leur mère instable et pourtant aimante. Film-fable réaliste lumineux et juste, d'une grande humanité sur la construction de soi, les erreurs les chemins les passions. Très grande émotion après le générique où les quatre garçons présents à la projection laissent briller leur joie et leur reconnaissance au public et au réalisateur qui les a amené dans cette aventure.

On re-rentre à nouveau trempé par l'eau et les sueurs froides pour la séance de minuit qui va nous en amener des glacées. C'est là du pur cinéma de frisson. *The Chaser* de Na Hong-Jin est un thriller dramatique et presque gore, comique aussi, et critique envers la police de Séoul grâce à l'auto-dérision coréenne. A conseiller à tous les amateurs du genre, violent mais extrêmement palpitant.

Mon genre penche plus du côté de *Waltz with Bashir*, film d'animation entièrement tendu vers la difficile reconstitution de la mémoire du réalisateur Ari Folman, qui était soldat israélien lors des massacres de Sabra et Chatila en 1982 à Beyrouth. Somme d'interviews de camarades de cette époque mises en dessins à la fois sobres et baignés de lumière. Comment parler de la guerre où les existences individuelles ne perçoivent jamais que des bribes de l'événement ? Dans les yeux la peur, la force de raconter. Que sélectionne la mémoire, quels chemins vont remplir le puzzle ? On n'oubliera pas cette scène où sous l'immeuble des tirs de snipers, un soldat décide d'aller valser avec sa mitrailleuse au milieu du no man's land pour récupérer un corps. Fureur, folie, futilité, force de la danse... Malheureusement Marjane Satrapi primée l'an dernier avec *Persepolis* n'aura pas influé sur le jury pour récompenser ce film qui a su dessiner les traces que laisse la guerre.

Parallèlement le regard contemporain des réalisateurs Joana Hadjithomas et Khalil Joreige sur Beyrouth en 2007 après les attaques israéliennes dans le sud Liban fait figure de parent pauvre ou plutôt précautionneux : *Je veux voir*, dixit Catherine Deneuve invitée à circuler dans cette zone au côté d'un acteur célèbre libanais. Et les voilà partis en voiture entre reportage et fiction, itinéraires programmés et routes fermées, ruines de village et montagnes de gravats en bord de mer, insécurité du tournage et sécurité de la ceinture (leitmotiv agaçant et finalement drôle car elle cristallise l'état des person[n]ag[es]), entre souvenirs de cinéma et réalité des mines, standing de l'icône française et solitude d'une soirée de gala. Des questions de cinéma intéressantes en quelque sorte, de traitement du réel, de fabrication d'un film, de ce qui est possible ou pas quand on convie une éternelle *Belle de jour*.

Mais c'est vrai au cinéma on n'a pas besoin de ceinture de sécurité. Un séisme dévaste le Sichuan en Chine mais ici les séismes sont tout petits, tout rien. Tout à l'intérieur. Et pourtant n'est-ce pas ce que l'on recherche ? Paradoxe ignoble de notre existence et déséquilibre de notre planète, qui laisse les uns regarder ce que d'autres vivent. Dans la salle, attendre le séisme, le guetter, le laisser venir, le lire entre les phrases, les images, les sons... accepter ses petites conséquences longues ou éphémères.

Deneuve encore dans *Un conte de Noël* d'Arnaud Desplechin. Retour brutal en France à Roubaix en plein maëlström familial avec têtes d'affiche excellentes. Des scènes d'acteurs réjouissantes et un scénario juste et complexe sur les rapports de famille et « la greffe [qui] est une opération qui rend les gens complètement dingues. Tous. Celui qui reçoit comme celui qui donne et même celui qui ne peut pas donner ». Mais cette fiction ne cache pas un certain nombrilisme national à moins que ce ne soit celui des sentiments, difficiles à partager comme les fantômes personnels?

Vu encore *24 City* de Jia Zhangke, réalisateur chinois prolifique (*The World, Artisan pickpocket...*) Long documentaire tourné avec des acteurs professionnels sur le démantèlement d'une usine d'armement à Chengdu. Témoignages des anciens ouvriers et contremaîtres, des fils et filles moins nostalgiques qui voient aussi changer la politique urbaine et immobilière comme l'évolution du communisme. Ainsi va la Chine. « Dans la Cité 24 les hibiscus fleurissaient, Chengdu resplendissait ».

*Soi cowboy*, du nom d'un quartier chaud de Bangkok où l'anglais Thomas Clay filme un couple improbable quasi muet entre une mince Thaïlandaise et un Anglais obèse. Cadres noir et blanc de toute beauté, douceur des peaux et du temps qui s'écoule ne parviendront pas à cacher les relations vécues ou fantasmées d'une réalité plus dure. Un ovni de cinéma comme il est parfois bon de voir pour goûter aux langueurs et déracinements du voyage.

Dormi pendant *3 singes* de Nuri Bilge Ceylan. Dommage car la peinture des personnages et la lumière sur Istanbul semblait magique et puissante. Mais Steve en parlera mieux que moi.

Enfin premier film vu et à voir absolument: *Tokyo !* Commande de la part de producteurs japonais à trois réalisateurs un peu barrés : Michel Gondry, Léos Carax et le Coréen Bong Joon Ho. Un régal car ces trois histoires parlent des gens, de leur entassement, de leurs couleurs, leurs peurs (Denis Lavant en Godzilla/ Ex-militaire/Quasimodo des égouts en face du non moins hilarant Jean-Pierre Balmer), de leur effacement dans la faune tokyoïte. Beau, poétique et riant.

C'est toujours un extrême ravissement de regarder à travers la fenêtre. Au cinéma nous sommes mille peut-être le double à regarder en même temps à travers cette fenêtre. Les visages blafards, livides, sont tendus vers la lumière qui pourtant vient de derrière nous. C'est le reflet des images qui flottent dans notre inconscient. Chers bénévoles, ce festival vous est aussi ouvert. A bon entendre...

Gill Viandier